

Dans ce paragraphe, écrit le 27 avril, on trouve déjà mot pour mot l'invariable argumentation et l'inexorable formule contre lesquelles vinrent se briser, six semaines plus tard, toutes les instances de MM. Riva Palacio et Martinez de la Torre, tous les efforts du baron Magnus.

Quant aux Etats-Unis, ils n'allèrent pas au delà de leur première démarche. Les cinq semaines qui s'écoulèrent entre la reddition de l'empereur et sa mort eussent amplement donné au cabinet de Washington le temps de tenter une nouvelle intercession en faveur du captif ; il ne jugea pas à propos de le faire ou, dans tous les cas, il s'y prit trop tard. M. Otterbourg, par le rôle qu'il venait de jouer, par la situation qu'il avait su se faire, était l'intermédiaire indiqué pour agir dans la circonstance avec le plus d'efficacité. Malheureusement, les lettres de créance qui lui apportaient, avec le titre de ministre plénipotentiaire, le droit de parler officiellement à Juarez et à ses conseillers au nom des Etats-Unis, ne lui parvinrent que le 21 juin. Il ne dépendait plus d'aucun pouvoir humain de rendre la vie à Maximilien¹.

1. Voir aux *Notes et pièces justificatives*, lettre F.

CHAPITRE XIII

SOMMAIRE : L'empereur dicte son testament. — Projet d'évasion. — Piège tendu aux diplomates. — Ils sont sommairement expulsés de Queretaro ainsi que la princesse de Salm. — Le procès devant le conseil de guerre. — Réquisitoire et plaidoeries. — Arrêt de mort. — Suprême effort pour obtenir la grâce. — Refus définitif. — L'exécution fixée au 16 juin. — Elle est reportée au 19.

Les journées remplies à San Luis par tant de démarches infructueuses s'écoulaient à Queretaro dans une muette et passive attente. Tous les déclinatoires soulevés dans le but d'enrayer la procédure ayant été repoussés, les délais assignés suivaient leur cours. MM. Vazquez et Ortega, auxquels était restée dévolue la tâche délicate et stérile de porter la parole devant le conseil de guerre, préparaient leur plaidoyer avec un dévouement de travail que ne décourageait pas la perspective certaine de l'inutilité de leurs efforts.

M. Hoorickx et M. de Lago passaient plusieurs heures chaque jour dans la cellule du prisonnier.

L'empereur les avait reçus, à leur arrivée, avec une grande effusion ainsi que M. Forest, à qui il avait parlé en termes chaleureux de la France. La dyssenterie dont il était atteint s'aggravait de plus en plus, et il quittait rarement son lit ; il s'y tenait assis, vêtu d'une sorte de jaquette sans col. De loin en loin, il se levait, s'habillait à demi, et allait passer quelques instants dans un fauteuil devant la porte pour respirer, à défaut d'air extérieur, l'air du couloir, moins épais que celui de sa chambre.

Après les premières conversations, les deux diplomates amenèrent peu à peu l'empereur à s'occuper sérieusement des dispositions qu'il avait à prendre ; jusque-là, il en parlait fréquemment mais toujours d'une manière générale ; le moment était venu de leur donner une forme précise et valable. Il commença à dicter son testament. Le jeune chargé d'affaires de Belgique tenait la plume. Plus sympathique à Maximilien que le ministre d'Autriche, il jouissait d'un franc-parler qui servit plus d'une fois, durant ce pénible travail, pour écarter les idées imprévues qui venaient trop souvent se jeter à la traverse. Une des grandes préoccupations du testateur était de savoir à qui il laisserait ses papiers, auxquels il attachait la plus haute importance pour sa mémoire. « Je tiens, répétait-il, à ce qu'on écrive mon histoire, à ce qu'on dise toute la vérité sur mon règne. » Il avait pensé d'abord à M. Ramirez, qui avait rempli les

fonctions de ministre des affaires étrangères pendant les premiers mois de l'empire. Il parla ensuite du prince de Joinville, puis de son dernier secrétaire, le père Fischer. M. de Lago lui suggéra un prince de la famille impériale d'Autriche. « Non, s'écria Maximilien ; en ces sortes de choses, je me méfie des parents. » En définitive, la question ne fut pas tranchée.

Sur le chapitre des legs, il y eut d'abord beaucoup de confusion. Les noms recommandés par le prince à ses héritiers se multipliaient à l'infini. On lui fit l'observation qu'il arrivait ainsi à accumuler sur sa succession des charges écrasantes. M. Hoorickx objecta aussi que, parmi les noms proposés, beaucoup étaient indignes de souvenir. « Oh ! je sais à quoi m'en tenir, répondit l'empereur, et je sais ce que je fais. Je connais les hommes. Une de mes consolations, c'est que j'ai trente-cinq ans et que je n'ai été trompé par personne. »

Ses volontés principales une fois fixées, il procéda à la répartition des quelques bijoux qui lui restaient. Un médaillon, contenant des cheveux de l'impératrice, fut laissé à la reine Victoria, qui le lui avait fait tenir secrètement au temps où il n'était encore que fiancé, déjouant l'austère vigilance du roi Léopold. Il légua sa montre au comte de Flandre, son beau-frère, « et plus que mon beau-frère, ajouta-t-il, mon ami intime. » A l'impératrice douairière du Brésil, il destina une médaille bénite, qui lui avait été donnée par l'impératrice

Eugénie. Cette distribution était accompagnée de souvenirs anecdotiques qu'il racontait avec le même laisser-aller que s'il eût été au palais de Mexico.

Un moment, il eut l'étrange inspiration de conférer aux diplomates qui étaient venus l'assister les grand'croix et les grands cordons de ses deux ordres. Pour l'en détourner, M. Hoorickx dut lui démontrer que ce serait faire un acte de chef d'Etat et reprendre la souveraineté dont il importait qu'on le considérât comme s'étant dépouillé depuis longtemps.

Bien des choses d'ailleurs restèrent à l'état de projet ou inachevées, par suite des digressions qui prolongèrent à l'infini le règlement des détails, par suite aussi du départ forcé de MM. de Lago, Hoorickx et Forest, dont je parlerai tout à l'heure. L'empereur s'était, entre autres choses, proposé de dicter un nouveau procès-verbal de ses interrogatoires, qu'il disait avoir été défigurés. Il avait aussi commencé une protestation contre les faits et gestes de Marquez, flétrissant sa conduite et désavouant la mission que s'était arrogée le lieutenant de l'empire. Le codicille même qui complétait son testament ne fut pas signé en la forme régulière, mais ratifié par une lettre écrite le 15 juin à M. de Lago. Cette lettre remerciait en outre les diplomates de leur dévouement, et chargeait M. Hoorickx d'écrire au capitaine Pierron et à M^{me} de Beauvais, ancienne institutrice de la princesse Charlotte. Maximilien annonçait en

post-criptum qu'il venait d'apprendre la mort de l'impératrice. « Bien que cette nouvelle, disait-il, me brise le cœur, elle m'est d'un grand soulagement dans le moment actuel. De plus, elle me donne l'assurance que toutes mes intentions pourront être remplies. Survivant à l'impératrice, j'hérite d'une partie de sa fortune et mes héritiers seront en mesure de faire honneur à tous mes souvenirs. »

Tout en procédant à ces préparatifs solennels de la dernière heure, l'empereur ne cessait pas de nourrir le rêve d'une évasion. Déjà deux tentatives, probablement plus imaginaires que réelles, avaient avorté. Néanmoins, à son arrivée, M. Hoorickx trouva le prisonnier plein d'illusions à l'endroit d'un nouveau projet de fuite. Il se hasarda à parler des difficultés que lui paraissait présenter la sortie d'une prison où lui-même et ses collègues avaient tant de peine à pénétrer. On lui répondit qu'on possédait les moyens de surmonter tous les obstacles ; que, de plus, le docteur Basch avait insisté sur le transfert de l'empereur dans un local moins étouffé, en raison de son état de maladie qui s'aggravait chaque jour, et que ce transfert allait être accordé. Le changement de prison eût été un premier point de gagné sans doute, bien qu'il n'impliquât nullement un relâchement dans les précautions et la surveillance ; mais le général Escobedo, revenant sur les dispositions favorables qu'il avait manifestées, refusa le déplacement

demandé. Ce n'était pas seulement un grave contre-temps ; ce refus devenait un avertissement que l'éveil avait dû être donné de manière ou d'autre au général en chef. Malgré tout, les illusions persistèrent chez Maximilien, entretenues par sa propre imagination autant que par les avis décevants qui lui venaient du dehors. Par moments, il se voyait déjà libre, traçait son itinéraire et arrêtait ses projets futurs. Il avait choisi M. Forest pour l'accompagner dans sa fuite. Ils devaient gagner ensemble un repli de la côte dans le voisinage de Tampico, s'y procurer une embarcation et se faire conduire à Vera-Cruz où l'on savait rencontrer une garnison restée fidèle au drapeau impérial. De là, on traiterait avec Juarez.

L'âme de la petite conjuration qui fournissait prétexte à ces espérances était la princesse de Salm. Née à New-York de parents français, M^{me} de Salm s'appelait de son nom de jeune fille M^{lle} Leclère. Elle avait connu et épousé son mari pendant la guerre de sécession, alors qu'il servait dans les rangs de l'armée du Nord. Forte de sa nationalité américaine, elle avait, dès son arrivée à Queretaro, commencé à parler hautement en faveur de Maximilien et à s'agiter dans le but de le sauver. La maison qu'elle occupait, ouverte aux officiers de l'armée libérale et que fréquentait notamment le colonel Villanueva, ami intime d'Escobedo, n'en était pas moins un foyer de sympathies impérialistes. Son esprit ardent et

romanesque rêvait d'en faire quelque chose de plus : le centre d'un complot ourdi en badinant et qui amènerait la galanterie à se mettre au service de la délivrance du prisonnier. Elle faisait entrer en ligne de compte, parmi ses moyens d'action, les conversions qu'elle se flattait d'opérer chez les vainqueurs, grâce à sa vivacité mutine et à son charme entraînant. Qu'y eût-il en réalité, au fond de cette généreuse vision ? Peu de chose probablement : quelques paroles banales de condescendance envers une femme aimable, ou de commisération pour un prince tombé au dernier degré de l'infortune, et que la princesse interprétait comme des adhésions ; quelques ouvertures plus ou moins prudemment risquées, accueillies par des demi-mots, et écoutées peut-être uniquement pour être rapportées. Les troupes qui occupaient Queretaro étaient, de toute l'armée de la république, celles chez qui on pouvait le moins recruter les coopérations actives et les connivences secrètes sans lesquelles il était puéril de rêver et d'entreprendre l'évasion de Maximilien. Elles appartenaient aux bandes du nord, c'est-à-dire à la partie des forces juaristes qui nourrissait les rancunes les plus vivaces et les sentiments les moins mitigés vis-à-vis de tout ce qui se rattachait à l'intervention ou à l'empire. Les officiers et les soldats qui avaient combattu dans un rayon plus rapproché de la capitale avaient pu perdre, dans les rapports momentanés que la guerre

amène entre adversaires, dans l'échange de certains procédés courtois, quelque chose de leur animosité préconçue et de leur haine traditionnelle pour l'étranger. Porfirio Diaz et Vicente Riva Palacio, par exemple, poursuivaient depuis longtemps déjà une lutte purement nationale et politique, qui n'avait plus rien de la guerre de haine et d'extermination. Il en était autrement d'Escobedo et des hommes qu'il commandait. Pour eux l'idée de clémence envers l'ennemi qu'ils venaient de vaincre n'était pas admissible ; encoir moins la proposition de favoriser sa fuite et d'en devenir les auxiliaires pouvait-elle trouver dans leurs rangs des complices prêts à l'accepter.

Sachant à quoi s'en tenir sur le sentiment à peu près unanime de l'armée, MM. de Lago, Hoorickx et Forest s'étonnaient de la facilité avec laquelle M^{me} de Salm croyait avoir trouvé des auxiliaires de ses projets. Ils soupçonnaient vaguement un piège et se tenaient en garde à mesure qu'on leur rapportait les trop rapides progrès de l'entreprise. Leurs soupçons augmentèrent lorsqu'on leur dit qu'une somme de 200,000 piastres (un million de francs) avait été stipulée pour prix de l'évasion, mais qu'il fallait la trouver en or. Ils firent observer que réunir une pareille somme de numéraire en ce moment était chose matériellement impossible et que, de plus, le fait seul d'un semblable appel fait aux caisses des banquiers équivaldrait à dénoncer le complot aux autorités

qui commandaient dans la ville. Sur ces objections, la princesse entama de nouveaux pourparlers et annonça qu'elle avait obtenu de ceux qui devaient favoriser l'évasion qu'ils accepteraient deux traites de 100,000 piastres chacune, signées du prisonnier, mais endossées collectivement par tous les membres du corps diplomatique présents à Queretaro. Ces traites furent en effet préparées, elles reçurent la signature de l'empereur et celle du baron de Lago qui n'osa pas la refuser. Mais, lorsqu'on demanda celle de M. Hoorickx et celle de M. Forest, ils déclarèrent d'un commun accord que l'exigence qu'on élevait cachait indubitablement une arrière-pensée. La seule signature ayant une valeur réelle pour celui qui la présenterait plus tard à l'encaissement était celle de Maximilien, puisque sa vie était le gage de la somme à payer. En demandant l'endos des membres du corps diplomatique, on ne pouvait avoir qu'un but, celui de les compromettre. La conviction de M. Hoorickx était telle à cet égard, qu'il prit les traites qu'on lui présentait et coupa le nom de M. Lago en déclarant à la princesse que, si ceux avec qui elle traitait étaient sincères, le nom de Maximilien leur suffirait en paiement.

Cette clairvoyance et cette énergie sauvèrent probablement les diplomates d'un grand danger. On cherchait certainement à se procurer une preuve matérielle de leurs tentatives en faveur du prisonnier, pour les arrêter et les mettre en

cause. Leur présence était importune. A défaut d'action sérieuse pour sauver le prisonnier, ils contribuaient à entretenir et à propager dans la ville un certain sentiment public en sa faveur. N'ayant pu réussir à les faire tomber dans le piège, on prit le parti de les expulser sommairement. Le 14 au matin, ils reçurent à l'improviste l'ordre de quitter la ville. M. Forest fut personnellement appelé chez Escobedo. Il se voyait déjà prisonnier et n'était que médiocrement rassuré en pensant aux notes peu bienveillantes pour le gouvernement juariste, qu'on pourrait trouver si on fouillait la chambre qu'il occupait en commun avec MM. Hoorickx et de Lago chez un Allemand établi dans la ville. Il en fut quitte pour une fausse alerte. Le général en chef avait simplement voulu lui répéter de vive voix l'injonction de déguerpir lui et ses amis, sur l'heure (*ahora mismo*). La princesse de Salm, que M. Forest rencontra au quartier général, avait été mandée pour recevoir le même ordre. Il n'y avait pas à se le faire répéter. On prit bien juste le temps de boucler les valises et de se procurer une voiture. Au moment où celle-ci s'ébranlait, un officier d'Escobedo, le colonel Davalos, se pencha à la portière et dit aux voyageurs malgré eux :

« — Rappelez-vous qu'il y va de la vie, si vous reparaissez à Queretaro d'ici cinq ou six jours. »

Le soir, dans la dépêche par laquelle il informait le gouvernement de San Luis de la marche

du procès, Escobedo annonçait « qu'il avait fait sortir de la ville la princesse de Salm et divers étrangers, parce qu'ils agissaient avec trop d'effronterie et que leurs agissements étaient très-dangereux. »

L'unique danger qui pouvait exister était celui de manifestations plus ou moins vives le jour où serait exécutée la sentence trop facile à prévoir ; mais quant à une tentative sérieuse d'évasion ou à un mouvement assez fort pour délivrer l'empereur gardé comme il l'était, il n'en pouvait être et n'en fut jamais question, ailleurs que dans les entretiens où s'agitaient des sympathies plus ardentes que sages et habiles.

Le 13 juin à huit heures du matin, le conseil de guerre se réunit dans la salle du théâtre Iturbide. Il était présidé par le lieutenant-colonel Platon Sanchez¹, et composé de six juges : les commandants José Vicente Ramirez et Emilio Logero ; les capitaines Ignacio Jurado, Juan Rueda y Auza, José C. Verastegui et Lucas Villagran. Le tribunal occupait le fond de la scène, où l'on avait posé un décor représentant une sorte de portique avec colonnade fuyant à l'horizon. A droite, étaient les sièges pour les accusés et leurs défenseurs ; à

1. Le colonel Platon Sanchez mourut dans les premiers jours du mois de décembre suivant, assassiné par ses propres soldats à San Luis.